

La galerie 117

Pierre Vadeboncoeur

Volume 32, numéro 2 (188), avril 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1990). Compte rendu de [La galerie 117]. *Liberté*, 32(2), 66–74.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCŒUR

LA GALERIE 117

Lorsqu'on se dirige vers Mont-Laurier sur la 117 entre le lac des Écorces et le lac Saguay, soudain, à droite de la route, en surplomb, surgit une massive apparition. On roule à bonne vitesse et, tout à coup, comme un cap, s'élève une chose puissante: d'énormes blocs de granit posés les uns sur les autres, étagés, dont la photo (page suivante) ne donne guère idée de la force suggestive. Frappant le regard exactement au même moment, deux espèces de Mercure, en réalité deux mannequins aux formes féminines, font deux silhouettes quasi ailées, animées bien que fixes, au faite de la pyramide. Ils ne sont pas moins saisissants que l'insolite architecture.

J'ai revu cette sculpture monumentale à trois ou quatre reprises, chaque fois avec surprise et chaque fois, à tort ou à raison, avec un curieux sentiment de libération. À mes risques et périls je vous présente ce monument.

De toute évidence, l'État ne l'a pas adopté. Le ministère des Affaires culturelles ne semble pas s'être occupé de ça. Aucun aménagement ne donne signe d'une attention dont cette sculpture aurait pu être l'objet de la part de quelque administration. L'œuvre est maculée de graffiti. Elle est entourée d'une clôture métallique probablement pour empêcher les gamins de l'escalader et de se casser le cou. Elle en est comme prisonnière. On tolère ce monument qu'on ne se donne pas la peine de détruire. Voilà tout le cas qu'on semble en faire.



(photo: P.V.)

La masse a peut-être une dizaine de mètres de hauteur. Le sculpteur, Yves Joseph Nolet, précise, naïf, que le monument pèse «2,7 millions de livres», c'est-à-dire 1 350 tonnes... C'est ce qu'on peut lire sur une affiche. Il intitule son œuvre *L'Éternel*. Le site semble être celui d'une carrière maintenant désaffectée. Poids, hauteur, prénoms Yves Joseph, vrai chantier, site authentique, blocs non taillés pour les besoins de la cause, au contraire produits de l'industrie, voilà qui promet déjà de la vérité...

La vérité y est. Conjuguée à la masse, qui l'impose, c'est sans doute elle, de même que le volume et la hardiesse, qui explique l'impact assez extraordinaire de ce jeu de blocs. Le sculpteur a-t-il l'envergure dont son œuvre semble témoigner? Le matériau brut, énorme et taillé pour autre chose que «l'art», fait-il au contraire illusion sur la

stature de l'artiste? La réponse n'a aucune importance. Le fait de cette sculpture dépasse ces menues questions. Les gestes que le sculpteur a accomplis avaient sans doute la simplicité demandée par le matériau. Il ne pouvait guère en être autrement. Pas de fioriture. Au contraire, une idée presque aussi simple que le donné.

Il y a plus. Justement ce qui est ajouté. Les deux mannequins équivalent à une parole intelligible sur la rumeur confuse et forte du granit en station debout. Cette addition se trouve dans une relation adéquate avec le gros de l'ouvrage. Il se peut que cet ajout soit vraiment trop banal, conventionnel, médiocre, inadmissible aux yeux de quiconque cultive une esthétique de rupture. Ceci n'a guère d'importance non plus. Ces formes humaines disent comme des humains ce qui n'était que marqué jusque-là dans un langage encore sourd. Ils ouvrent ce qui demeurerait encore fermé, anges pourtant trouvés au magasin des accessoires. L'idée reste simple. Elle continue la première idée, en la couronnant, celle d'une masse érigée; elle la parachève exactement, celle-ci et non une autre. Ces deux Mercure, posés sur une structure qui est le contraire d'un tombeau, silhouettes en plein ciel, sont malgré tout le signe explicite de l'ensemble, ou mieux les ailes de la liberté annoncée, enfin présente. Vieille idée d'anciens sculpteurs, ange, messager, personnification de la Patrie ou de la Liberté, tous personnages plus ou moins académiques de la sculpture monumentale idéaliste (et elle-même académique) (sur d'innombrables monuments, sur la colonne de Juillet, place de la Bastille, sur le monument de G.-E. Cartier à Montréal, etc., etc.), cela relève certes d'un lieu commun à peine tolérable... Mais à signaler, ceci: l'emprunt, donc l'indirect, est ici lui-même direct; académique, il me semble ici non académique. Il est candide, il est d'un écolier qui ne fait pas la différence. Pour tout dire, il est un peu bête. Par conséquent, artiste. Ces oiseaux de convention sont spontanés. D'ailleurs, si leurs figures mythiques arrivent on ne

sait d'où mais en arrivent, qu'est-ce qu'elles font là pour tant sinon surprendre malgré tout d'une manière neuve? Neuve en effet, car cette fois au-dessus d'une composition mégalithique fruste, par rapport à laquelle l'allégorie classique en forme de lieu commun a certes le relief de l'insolite. Si j'ai surpris ces oiseaux en plein vol, c'est qu'ils volaient. Un second examen de ceux-ci, réalisé dans des conditions artificielles, dans un laboratoire esthétique, ne serait plus la même chose; il tuerait.

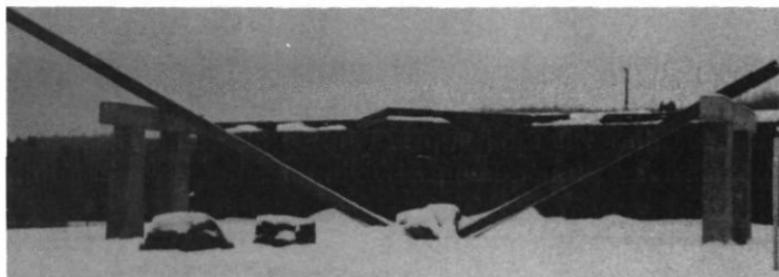
Quoi qu'il en soit, cette sculpture donne une espèce de choc et pas seulement la première fois. Je le sais bien, ce n'est pas de soi concluant, c'en est loin. Les raisons de la critique ainsi que les doutes qu'on peut soi-même entretenir rendent assez suspecte l'émotion ainsi ressentie. Mais souvent il me plaît à moi de ne rien opposer à celle-ci. Au total je crois bien que j'y gagne.

A ce sujet, voici à peu près mon sentiment: je garde des doutes mais tant pis pour eux. Je n'ai pas besoin d'eux. J'obtiens de cette sculpture tout ce qu'il me faut. Comme on le voit, je flotte un peu, à cause de l'esprit critique mais à cause de lui seulement. Car pour ce qui est de mon âme seule sans ce démon, je vois qu'elle ne balance aucunement. La sculpture de Nolet est un de ces faits qui prévalent sur un tas de bonnes raisons.

L'Administration devrait faire quelque chose en faveur de cette œuvre.

Encore sur la 117, en gagnant Labelle, direction nord, à un kilomètre de ce village, à gauche, devant la Sûreté du Québec, voici également une sculpture, dont on m'a dit que certaines gens voudraient qu'on les débarrasse. Il doit s'agir de l'allergie qu'ils éprouvent pour «l'art moderne», partageant ainsi un sentiment dont la police elle-même a quelquefois donné des preuves...

Cette sculpture, qui orne une petite esplanade devant la Sûreté, est «moderne», peut-être peu goûtée des policiers



(photo: G.B.)

eux-mêmes, ou secrètement approuvée d'eux au contraire (car elle dégage une impression de force). Le public est probablement partagé. Elle se dresse là depuis nombre d'années. Je la connais depuis tout ce temps puisque l'été elle se trouve sur ma route. J'ignore le nom de son auteur.

Notre époque sait maintenant très bien que tout objet dit esthétiquement quelque chose. Il est impossible qu'il ne dise rien, dès qu'il existe. Vous placez un morceau de métal dans un certain espace et immédiatement cet obstacle, cette rigidité, la position de l'objet, son mouvement, etc., sont autant de faits esthétiques et de langages. Il n'y a pas à sortir de là. Fernand Léger s'intéressait fort à des évidences de ce genre, alors encore plus ou moins cachées. Les panneaux-réclame, par exemple, étaient à ses yeux des réalités esthétiques non douteuses. On n'a pas toujours su pareilles choses si ce n'est intuitivement et sans s'en rendre compte.

L'objet parle par une nécessité égale à celle qui fait qu'il existe. Il n'y a pas ici solution de causalité.

Alors, tout simplement, voici ce qui s'est passé pour cette sculpture de Labelle. On a placé deux grands rails en forme de V, un V très ouvert, en les appuyant par terre et sur deux piliers de béton. Ce que j'appelle rails, ce sont plutôt deux grandes poutres de métal peintes, ravies à leur usage et assujetties au sol par de grosses pierres informes.

C'est tout. Il n'y a rien de plus. L'œuvre s'est arrêtée là et pour une fort bonne raison: c'est qu'elle était terminée.

Si l'artiste avait cherché encore, ajouté, compliqué, c'est lui qui aurait parlé et non pas uniquement l'objet de métal et c'est pourquoi son œuvre est moins parleuse et plus parlante que celle du lac Saguay.

Voilà en tout cas un bon exemple d'une loi qui est de découverte moderne et que l'on peut formuler comme suit: posez n'importe quoi dans l'espace et aussitôt de cet objet émane un sens ineffable. Ce sens dépend aussi de toutes sortes de conditions qui en font varier à l'infini le langage: altitude, masse, dessin, dimensions, figure de victoire ou de défaite, dépouillement, élan, surcharge, franchise, etc.

J'aime cette sculpture depuis la première fois que je l'ai regardée et je vois qu'elle «résiste» depuis lors, égale à elle-même. Si elle dure ainsi, c'est en partie qu'elle est élémentaire, je crois. De plus, ses deux droites obliques et fortes «soutiennent» parfaitement quelque chose. La rigoureuse rectitude d'une ligne est ainsi. Une telle ligne ne faillit pas et, de la même façon, elle défie le temps.

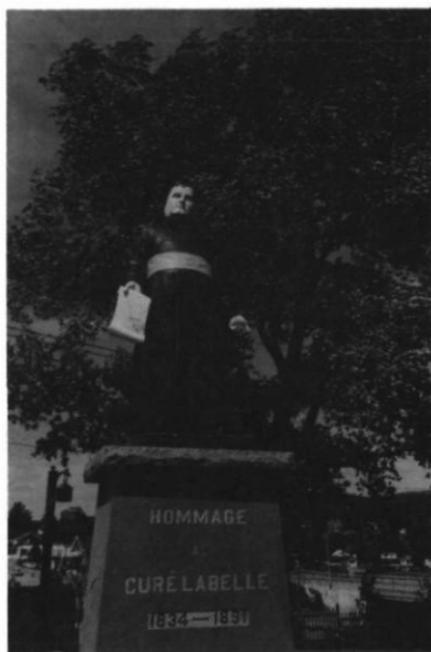
On pourrait continuer longtemps de la sorte à noter des impressions, qui ne sont pas gratuites mais traduisent par éléments et avec exactitude l'action d'une œuvre sur la sensibilité et l'imagination toujours naissantes de celui qui la regarde. Mais j'ajouterai seulement que le monument dont il s'agit, simple comme un idéogramme, égal à ce qui l'entoure y compris la nature, égal aussi à la route, confirmé dans sa large écriture par ses dimensions réelles, et d'une forme pour ainsi dire nécessaire et comme prédéterminée non par l'artiste mais par quelque géométrie de l'harmonie, eh bien ce monument, je dis d'expérience qu'il dure dans sa pureté comme au début, à travers les années, sans rien céder de sa force autonome. Il continue sans fléchir d'agir esthétiquement sans rien en lui qui le corrompe.

Il a peut-être le tort, aux yeux d'une esthétique de rupture ou du néant ou de la désintégration, de ne pas

conduire l'art en direction de l'auto-négation et de miser entièrement au contraire sur une positivité, mais ce jugement n'a pas nécessairement de pertinence et il m'indiffère. Une fois de plus je passe outre et je me fie à ce que j'aime comme à une clef.

L'État doit conserver cette sculpture en dépit du vandalisme de certaines opinions dont il n'y a vraiment pas lieu de s'occuper.

À Labelle, village situé sur la Rouge, rivière sablonneuse fort jolie, il y a une petite place que longe la 117, à cet endroit rue principale du village, et sur cette place se trouve depuis longtemps une ennuyeuse statue de bronze du curé Labelle. Le personnage, qui fut, dit-on, une assez forte personnalité de la fin du siècle dernier, y est représenté comme un petit ecclésiastique replet, bouboule et



(photo: P.V.)

inintéressant dont une conspiration cléricale aurait résolu d'imposer la mémoire à un peuple de moutons. Jusqu'à il y a environ deux ans, on passait toujours devant ce monument sans le regarder, car un bronze, à moins de qualités exceptionnelles, ne se fait pas trop voir et c'est heureux car cela conduit à un néant d'attention des milliers de mauvaises sculptures de par le monde, le plus souvent patriotiques ou religieuses, généralement érigées à la mémoire des défunts et destinées dirait-on à l'attention des morts. On ne remarquait guère celle-là et elle poursuivait ainsi une carrière pieuse bien inutile.

Or (serait-ce à la suite d'une décision du conseil municipal?) on a peinturluré soigneusement notre curé Labelle, qui ressemble maintenant à une carte postale, soutane noire, ceinturon violet, pupilles noires, blanc des yeux blanc, teint parcheminé du visage, apparition simultanée de la vie et de la mort. Du coup on a fait sans le savoir un objet d'art pop.

Auparavant la statue était là, morte elle-même. Il ne se passait rien. Rien ne commençait, rien ne finissait. Cela pourrait durer indéfiniment, dans l'indifférence générale. En outre le curé Labelle s'y trouvait dépouillé de sa personnalité en devenant ainsi l'expression involontaire de la fin du siècle dernier, ennuyeuse comme celle-ci le fut réellement, de sorte que l'histoire y perdait en attendant à la mémoire du Colonisateur tandis que l'art, de son côté, n'y gagnait pas le plus minuscule avantage, bien au contraire.

L'art commence quand il se passe de quoi. Tout à coup un événement justement s'est produit, j'entends un événement plastique. On a badigeonné le gros curé. Quelque chose a commencé. Il n'y a plus moyen d'arriver à ce carrefour sans voir cette représentation carnavalesque et vivante, sans en être frappé et sans transporter ensuite ailleurs, vers le nord ou vers le sud, jusqu'à Montréal, jusqu'à Val d'Or, cette image, cette addition, cette nouveauté, cette nouveauté qui désormais commence indéfiniment à tout

moment. Appelez ça comme vous voulez, art pop, art grotesque, ou un rien. Vous ne pouvez faire que ce rien ne soit quelque chose. On rit? Voilà, oui, on rit. Mais c'est un rire qui dure à cause de l'art, à cause de cette sorte d'événement qui survient et ne cesse plus.

On ne peut rien contre l'art, il met une autre réalité dans l'être, serait-ce je ne sais quelle dérision ou plaisanterie. Dans le cas, le produit n'est pas celui prémédité et artificiel d'une survivance d'école comme à Soho. Du moins je ne le pense pas. Et même si ce l'était, et même si cet objet d'art pop était une galéjade pas tout à fait naïve visant à attraper les nigauds sophistiqués comme les sots ordinaires! Malgré tout il vaut. D'ailleurs, de toute façon, notre curé Labelle, qui fut un homme paraît-il impressionnant, est plus intéressant dans l'art burlesque que dans l'art nul. Sa statue maintenant rit. J'espère qu'on ne s'avisera de rien et qu'on n'ira pas rendre le Curé à l'insignifiance dans laquelle on l'avait coulé à jamais.

Du reste, j'ai consulté l'esprit de Fernand Léger. Je vous annonce qu'il m'assure que j'ai raison.